



ELOGE

DE M. DE MALÉZIEU.

NICOLAS DE MALÉZIEU nâquit à Paris en 1650 de Nicolas de Malézieu Ecuyer Seigneur de Bray, & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au Berceau, lorsqu'il perdit son Pere, & il demeura entre les mains d'une Mere, qui avoit beaucoup d'esprit, elle ne fut pas long-temps à s'appercevoir que cet Enfant méritoit une bonne éducation. Il la prévenoit même, & dès l'âge de quatre ans il avoit appris à lire & à écrire, presque sans avoir eu besoin de Maître. Il n'avoit que douze ans, quand il finit sa Philosophie au Collége des Jésuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une Philosophie nouvelle, qui faisoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua sous M. Rohaut, & en même temps aux Mathématiques, dont elle emprunte perpétuellement le secours, qu'elle se glorifie d'emprunter.

Ces Mathématiques, qui souffrent si peu qu'on se partage entre elles & d'autres Sciences, lui permettoient cependant les Belles Lettres, l'Histoire, le Grec, l'Hébreu, & même la Poësie, plus incompatible encore avec elles que tout le reste. Toutes les sortes de Sciences se présentent à un jeune Homme né avec de l'esprit, mille hazards les font passer en revûë sous ses yeux, & c'est quelque inclination particulière, ou plutôt quelque talent naturel, source de l'inclination, qui le détermine à un choix; on préfere ce que l'on sent qui promet plus de succès. M. de Malézieu ne fit point de choix, & il embrassa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un succès égal.

Feu M. l'Evêque de Meaux le connut, à peine âgé de
Hist. 1727. T

vingt ans, & il n'eut pas besoin de sa pénétration pour sentir son mérite. Ce n'étoit point un mérite enveloppé, qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triste & sombre ; sa facilité à entendre & à retenir lui avoit épargné ces efforts, & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie, les Sciences étoient entrées dans son Esprit comme dans leur séjour naturel, & n'y avoient rien gâté, au contraire elles s'étoient parées elles-mêmes de la gayeté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès lors du goût pour sa conversation, & pour son caractère.

Des affaires domestiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit destiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaison étroite avec M. de Vialart, Evêque de Châlons, aussi connu par la beauté de son esprit, que par la pureté de ses mœurs, & il se fortifia par ce commerce dans des sentiments de Religion & de piété, qu'il a conservés toute sa vie. Il se maria à vingt-trois ans avec Demoiselle Françoise Faudelle de Favereffe, & quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il passa dix ans en Champagne dans une douce solitude, uniquement occupé de deux passions heureuses, car on juge bien que les Livres en étoient une. C'est un bonheur pour les Sçavants, que leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loisir de se faire un bon fonds dans le repos d'une Province, le tumulte de Paris ne permet pas assés qu'on fasse de nouvelles acquisitions, si ce n'est celle de la manière de sçavoir.

Le feu Roi ayant chargé M. le Duc de Montausier & M. l'Evêque de Meaux, de lui chercher des gens de Lettres, propres à être mis auprès de M. le Duc du Maine, qui avoit déjà le sçavant M. Chevreau pour Précepteur, ils jetterent les yeux sur M. de Malézieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le Roi, & une seconde fois en quelque sorte par le Public, lorsqu'il les connut assés. Il se trouvoit entre leurs caracteres toute la ressemblance, & de plus toute la différence, qui peuvent servir à former une grande liaison, car on se convient aussi par ne se pas ressembler. L'un vif

& ardent, l'autre plus tranquille, & toujours égal, ils se réunissoient dans le même goût pour les Sciences, & dans les mêmes principes d'honneur, & leur amitié n'en faisoit qu'un seul homme, en qui tout se trouvoit dans un juste degré. Ils rencontrèrent dans le jeune Prince des dispositions & d'esprit & de cœur si heureuses & si singulières, qu'on ne peut assurer qu'ils lui ayent été fort utiles, principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guere que l'avantage de voir de plus près, & avec plus d'admiration. Le Roi les admettoit souvent dans son particulier à la suite de M. le Duc du Maine, lorsqu'il n'étoit question que d'amusements, & ces occasions si flatteuses étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le génie, & les ressources de génie de M. de Malézieu.

La Cour rassembloit alors un assés grand nombre de gens illustres par l'esprit, M^{rs} Racine, Despréaux, de la Bruyere, de Malézieu, de Court, M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une espece de Société particulière, d'autant plus unie qu'elle étoit plus séparée de celle des Illustres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître un Tribunal supérieur, ni se soumettre aveuglément à des jugements, quoique revêtus de ce nom si imposant de jugements de la Cour. Du moins avoient-ils une autorité souveraine à Versailles, & Paris même ne le croyoit pas toujours assés fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le Prince de Conti, qui brilloient beaucoup aussi par l'esprit, mais qui ne doivent être comptés qu'à part, honoroient M. de Malézieu de leur estime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la Cour avec un mérite éclatant. Il le fut, & très-particulièrement de M. l'Abbé de Fénélon, depuis Archevêque de Cambrai, & il n'en conserva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorsque ces deux grands Prélats furent brouillés par une Question subtile & délicate, qui ne pouvoit guere être une question que pour d'habiles Théologiens. On dit même que ces deux respectables Adversaires le prirent souvent pour Arbitre de plusieurs articles de leurs différens. Soit qu'il s'agit

des procédés, ou du fonds, quelle idée n'avoient-ils pas ou de ses lumières, ou de sa droiture ?

Quand M. le Duc du Maine se maria, M. de Malézieu entra dans une nouvelle carrière. Un jeune Princesse, avide de sçavoir, & propre à sçavoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'attacher particulièrement par ce moyen infailible que les Princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent pour lui faire connoître les bons Auteurs de l'Antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur le champ, en présence de toute sa Cour, Virgile, Térence, Sophocle, Euripide, & depuis ce temps-là les traductions n'ont plus été nécessaires que pour une partie de ces Auteurs. Il seroit fort du goût de cette Académie que nous parlâssions aussi des Sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide, mais nous craindrions de révéler les secrets d'une si grande Princesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces Sciences, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a pénétré.

M. de Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très-différente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La Princesse aimoit à donner chés elle des Fêtes, des Divertissements, des Spectacles, mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joye eût de l'esprit. M. de Malézieu occupoit ses talents moins sérieux à imaginer, ou à ordonner une fête, & lui-même y étoit souvent Acteur. Les Vers sont nécessaires dans les plaisirs ingénieux, il en fournissoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de temps, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite. Les Impromptu lui étoient assés familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le génie & la gayeté produisent assés souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même temps il étoit Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, à la place de M^{rs} Dagueffeu & de Fieubet Conseillers d'État,

qui étoient morts, il étoit Chancelier de Dombes, premier Magistrat de cette Souveraineté. L'esprit même d'affaires ne s'étoit pas refusé à lui.

En 1696 feu M. le Duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les Mathématiques, Mad^e de Maintenon porta le Roi à confier cette partie de son éducation à M. de Malézieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres Enfants de France. M. de Malézieu assés délicat pour craindre qu'un si grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à Mad^e du Maine, & rassuré par eux-mêmes sur ce serupule, demanda du moins en grâce, que pour mieux marquer qu'il ne sortoit point de son ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointements du Roi.

Parmi tous les Eléments de Géométrie, qui avoient paru jusque-là, il choisit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs, & les mieux digérés, pour en faire le fond des leçons qu'il donneroit à M. le Duc de Bourgogne. Seulement il fit à cet Ouvrage quelques additions, & quelques retranchements. Il remarqua bientôt que le jeune Prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, tomboit aussi quelquefois dans l'inconvénient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord. Pour le fixer davantage, il lui proposa d'écrire de sa main au commencement d'une leçon ce qui lui avoit été enseigné la veille. Toutes ces leçons écrites par le Prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un Corps, que M. Boissière, Bibliothécaire de M. le Duc du Maine, fit imprimer en 1715 sous le titre d'*Eléments de Géométrie de M^r le Duc de Bourgogne*. L'Éditeur les dédie au Prince même, qui en est l'Auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au sçavant maître de Géométrie. Il y a à la fin du Livre quelques Problèmes, qui n'appartiennent point à des Eléments, résolus par la méthode Analitique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malézieu. Il est dit sur ce sujet, qu'Archimede, & les grands Géometres anciens, ont dû avoir

150 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

notre Analise, ou quelque méthode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent. Mais par-la on leur ôte la force merveilleuse, qui a été nécessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si embarrassées, & cette force compense le mérite moderne d'avoir découvert des chemins sans comparaison plus courts & plus faciles. On veut que pour causer plus d'admiration, ils ayent caché leur secret, quoiqu'en le révélant ils eussent causé une admiration, du moins égale, & qu'ils eussent en même temps infiniment avancé des Sciences utiles, on veut qu'ils ayent été tous également fidèles à garder ce secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifférents pour le bien public.

Au renouvellement de l'Académie en 1699, M. de Malézieu fut un des Honoraires, & en 1701 il entra à l'Académie Française. On ne sera pas étonné qu'il fût Citoyen de deux Etats si différents.

Il faisoit dans sa maison de Châtenai près de Seaux, des Observations astronomiques selon la même méthode qu'elles se font à l'Observatoire, où il les avoit apprises de M^{rs} Cassini & M. Maraldi, ses amis particuliers, & il les communiquoit à l'Académie. Une personne du plus haut rang avoit part à ces Observations, aussi-bien qu'à celles qu'il faisoit avec le Microscope, dont nous avons rapporté la plus singulière en 1718*. S'il n'eût pas été assés sçavant, il eût été obligé de le devenir toujourns de plus en plus pour faire sa cour, & pour suivre les progrès de qui prenoit ses instructions.

* p. 9.

Son temperament robuste & de feu, joint à une vie réglée, lui a valu une longue santé, qui ne s'est démentie que vers les 76 ans, encore n'a-ce été que par un dépérissement lent, & presque sans douleur. Il mourut d'Apoplexie le 4 Mars 1727 dans la 77^{me} année de son âge, & la 54^{me} d'un mariage toujourns heureux, où l'estime & la tendresse mutuelles n'avoient point été altérées. La double louange qui en

réfulte fera toujours très-rare, même dans d'autres Siècles que celui-ci.

Il a laissé cinq Enfants vivants, trois Garçons, dont l'aîné est Evêque de Lavour, le 2^d, Brigadier des Armées du Roi & Lieutenant général d'Artillerie, & le 3^{me}, Capitaine de Carabiniers, & deux filles, dont l'une est mariée à M. de Messimy, premier Président du Parlement de Dombes, & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant général du Pays d'Aunis, & Mestre de Camp de Cavalerie.

E' L O G E

D E M. N E U T O N.

ISAAc NEUTON nâquit le jour de Noël V. S. de l'an 1642 à Wollstroppe dans la Province de Lincoln. Il sortoit de la Branche aînée de Jean Neuton, Chevalier Baronnet Seigneur de Wollstroppe. Cette Seigneurie étoit dans la famille depuis près de 200 ans. Mrs Neuton s'y étoient transportés de Westby dans la même Province de Lincoln, mais ils étoient originaires de Neuton dans celle de Lancastrre. La mere de M. Neuton, nommée Anne Ascough étoit aussi d'une ancienne famille. Elle se remaria après la mort de son premier mari, pere de M. Neuton.

Elle mit son fils âgé de 12 ans à la grande École de Grantham, & l'en retira au bout de quelques années, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à prendre connoissance de ses affaires, & à les gouverner lui-même. Mais elle le trouva si peu occupé de ce soin, si distrait par les Livres, qu'elle le renvoya à Grantham pour y suivre son goût en liberté. Il le satisfit encore mieux en passant de-là au Collège de la Trinité dans l'Université de Cambridge, où il fût reçu en 1660 à l'âge de 18 ans.

Pour apprendre les Mathématiques, il n'étudia point

